

Nord¹

Claude-Henri Rocquet

C'est en écrivant *Bruegel ou L'atelier des songes* que j'ai découvert la force et la profondeur de mon lien avec mon pays natal : le Nord, la Flandre. Vingt ans plus tôt, pour une encyclopédie, j'avais écrit un long article sur Bosch, suivi d'un autre, assez bref, sur Bruegel, qu'on m'avait demandé, à l'improviste, pour remplacer l'auteur prévu. Bosch m'importait plus que Bruegel. Il m'apparaissait comme un peintre du monde spirituel, et Bruegel comme un humaniste, nourri de la pensée antique, un peintre de la nature et du monde profane. Je voyais comme chacun la filiation de l'un à l'autre, mais je les opposais. Sans doute cette opposition correspondait-elle à celle que je sentais en moi entre une pensée religieuse et son contraire. Peut-être est-ce pour découvrir en Bruegel un peintre imprégné de la Bible et de l'Évangile, un peintre chrétien comme Bosch mais d'une autre manière, que j'ai entrepris *L'atelier des songes*.

Ce n'est pas le Nord qui m'attachait à Bosch, mais sa peinture, son monde intérieur, son œuvre, l'énigme de cette œuvre. Je ne savais presque rien de Ruysbroeck ; j'ai eu l'intuition qu'une part de l'œuvre de Bosch s'éclairerait à la lumière de Ruysbroeck. J'ai commencé à le lire. Et Ruysbroeck rayonne dans certaines pages de *Bruegel*. Pourtant, si j'ai eu le désir d'écrire une « petite vie de Ruysbroeck », ce qui impliquait la lecture attentive de toute l'œuvre, ce n'est pas le maître spirituel, le mystique, et sa mystique, qui en premier lieu m'attirait vers lui, mais son lien avec le Nord, avec la forêt de Soignes, près de

¹ Copyright Claude-Henri Rocquet, 2010.

Bruxelles, où je suis allé, marchant de Groenendael à Rouge-Cloître, sous les grands hêtres pourpres, et qui est devenue pour moi un lieu mythique : ma forêt de Brocéliande.

Écrire sur Bruegel me conduisait à revoir la Belgique et ma ville natale, Dunkerque. À revoir Bergues, Steenvoorde, où j'avais été écolier pendant la guerre : je me suis étonné de la beauté de son église, de ses dimensions. J'étais ému de revoir le mont Cassel et d'y revenir. Bergues m'apparaissait de même forme et de même couleur que certaines petites villes de Belgique. Au delà des pâtures et d'un ruisseau de Steenvoorde, c'était la Belgique, la route nationale barrée par la guérite et la barrière de la douane. Et ce n'est pas seulement le paysage du Nord, le paysage de Flandre, les dunes et la mer de Dunkerque, le port, qui me sont revenus, mais toute l'enfance, et la guerre, la famille. Cela, je l'ai écrit, un peu, déjà, et même publié, épars. Mon dessein est de l'écrire de façon plus fidèle. L'inhumation de mon père, puis de ma mère, au cimetière du village familial de ma mère, Petite-Synthe, près de Dunkerque, m'ont aussi ramené à mon pays d'enfance et de jeunesse ; et m'y ramènent.

Il n'y a pas loin de Steenvoorde au mont Cassel. Parfois, j'ai eu le désir, un peu littéraire, d'y vivre mes dernières années. Le vent y souffle sur une place de pavés grise. Je crois bien que de cette place, et d'un muret, certains jours, le regard porte jusqu'à la mer. Je ne sais si des moulins tournent encore au sommet de ce mont ou sur l'une de ses pentes. Je vois sur ces hauteurs les soldats et les troupes de César et les sentinelles, dans la nostalgie de l'Italie, regardant vers le mont Noir et le mont des Cats, qui ont l'air de voyageurs cheminant dans la plaine sous leur sac ; je les vois tourner les yeux vers l'Angleterre et l'Écosse, la Belgique, l'Escaut, le Rhin, la Meuse, la

Germanie. César songeait sur ce haut talus, cette forteresse, ce belvédère, aux pages futures de la *Guerre des Gaules*. Il suffirait de gratter la terre d'un carré de salades ou d'une rangée de choux pour ramasser un sou de bronze tombé de sa poche ou la boucle presque toute rongée d'un ceinturon. J'aime croire que c'est du haut du mont Cassel que Bruegel a conçu le paysage des *Chasseurs dans la neige*. Peut-être les Géants de Cassel, les *Reuzes*, cousins de ceux de Dunkerque, casqués de carton gris argent et vêtus d'armure de carton peint, sont-ils un souvenir des légions et de leurs vigies surveillant la plaine. Peut-être mon amour de Rome, et mon attachement à saint Martin, vient-il en partie de ce que je ressens la Flandre comme une terre qui fut romaine. Ses carnivals mêlent la réalité des pêches en Islande et celle plus ancienne des soldats tirant au cordeau et dallant les routes, terrassiers de l'empire.

Ce « Nord » dont je parle est un pays réel et c'est un pays imaginaire. « La Flandre est un songe », dit Ghelderode, qui fait de cette espèce de devise le titre d'une de ses œuvres que je préfère. C'est un pays aux frontières aussi imprécises que celle du ciel et de la mer à l'horizon. Il ne se définit point par des frontières naturelles ou nationales. Et cette incertitude est ancienne. Tout le temps que j'écrivais *Bruegel*, j'avais le sentiment de retrouver ce royaume qui ne fut qu'un duché, ce duché qui fut un royaume, le Grand Duché de Bourgogne, cette terre unissant le Limbourg et Dijon, unissant la mer du Nord et les montagnes qui surplombent la Suisse et l'Italie, joignant la vigne et le houblon. Ce royaume ducal, ce duché royal est un fantôme de l'histoire. Mais il persiste et rayonne de même que certains rêves, certains songes, vivent dans notre mémoire alors que bien des jours s'en sont effacés. Si Claus Sluter m'est cher, ce n'est pas seulement parce qu'il est admirable, et que j'ai eu le dessein d'écrire un livre sur le

« Puits de Moïse », et ses Prophètes adossés au socle d'un Calvaire disparu, détruit, annonçant l'Évangile au cercle de l'horizon, racines de l'arbre de la Croix, en un lieu maintenant consacré à la misère mentale, près de Dijon, c'est parce que cet homme appartenait à un pays aujourd'hui séparé en nations, en États, et qui ne formait qu'une seule patrie, une même terre.

Faut-il écrire « Flandres », « Flandre », Pays-Bas, Nord ?

Ce pays aux frontières incertaines, et ma naissance et une partie de ma vie passée tout près de la frontière qui sépare – si peu ! la France et la Belgique, m'a donné le sens, précieux, d'être un « écrivain frontalier ». Le « sentiment frontalier » est pour moi ce que le sentiment d'exil ou d'enracinement, l'aimantation perpétuelle de l'ailleurs, le sentiment ou le choix d'être de nulle part et de partout, est à d'autres.

La famille de ma grand-mère maternelle était belge. Je suis né à Dunkerque. Je suis donc « flamand », mais de langue française, de nationalité française. Rien de la Belgique ne m'est étranger et je souffre, un peu, de la voir comme étrangère à elle-même : divisée par la différence de ses langues, et par l'histoire qui est inséparable de cette division des langues. Le flamand, je l'ai entendu dans mon enfance à Steenvoorde (la grand-mère d'un de mes amis, je ne l'ai jamais entendue parler qu'en flamand). Le parler de Dunkerque est tissé ou parsemé de mots flamands. Enfant, c'est un mot flamand qui me venait pour parler d'un moineau ou d'une glissade sur la glace ; et ce mot parfois me vient encore, silencieusement. Avec d'autres mots, flamands.

Pour travailler sur l'œuvre de Bosch et traduire Ruysbroeck, j'ai suivi des cours de néerlandais, rue de Lille,

à Paris, (mon professeur me reprenait si je disais : « en flamand » ; au lieu de dire : « en néerlandais »).

Il est facile pour un Français du Nord de mêler dans son sentiment patriotique toute la Belgique, indivise, et les Pays-Bas, le français et le flamand, le néerlandais. Il aurait pu se faire, grâce à mon mariage, que j'ajoute à la nationalité française, qui m'est chère, la nationalité belge. Je regrette de n'y avoir pas songé en temps opportun. Mais je n'aurais jamais été qu'un Belge de l'étranger, un Belge imaginaire, un Belge par alliance. D'ailleurs, ce n'est pas d'être Belge, qui m'importe ; ce qui m'importe, c'est de me sentir lié à une patrie elle-même imaginaire et que je ne sais de quel nom désigner. Cette patrie est d'un autre ordre que celui des nations. Je suis français, et je suis un Flamand de langue française.

Au collège de Dunkerque, l'un des poètes que je lisais avec ferveur était Verhaeren. Il se peut que je me sois identifié à lui. Je ne le relis pas souvent mais son œuvre occupe tout un rayon de ma bibliothèque, sur deux rangs. J'ai vu sa tombe à l'embouchure de l'Escaut, non loin de la Hollande, parmi les remous et les roseaux. Le visage de mon grand-père maternel ressemblait à son visage.

Ce sentiment de la frontière... Il existe, cruellement, au sein même de la Belgique : on passe d'une terre à une autre parce qu'on passe d'une langue à l'autre ; même paysage, même architecture des maisons, des fermes, même couleur des champs, même souffle du vent sur nos visages ; autre langue, étrangère ; barrière, clôture, invisible ; la frontière est dans les êtres ; intérieure. Mais il est si profond, pourtant, et paradoxal, ce sentiment, frontalier, qu'il unit comme il divise ; et que l'attachement à la terre du Nord, comme il garde quelque chose de l'occupation romaine, inclut un lien avec l'Espagne. Ce lien existe en moi. Le z

final du nom de ma mère, le nom de mon grand-père plombier-zingueur à Petite-Synthe, dont je sais bien qu'il n'est sans doute qu'affaire de scribe ou de copiste, de notaire, je me suis plu à y voir un signe d'ascendance, de sang. L'œuvre de Ghelderode n'est pas moins inspirée de la Flandre, entée sur elle, que hantée par l'Espagne ; et cette œuvre en elle-même ne peut-elle s'entendre et se déchiffrer comme le désir, le rêve, d'unir – dans la pérennité et le mystère de l'œuvre, son au-delà intemporel, son extraterritorialité, sa franchise, non seulement l'Espagne et la Flandre, Bruegel et Vélasquez ou Zurbaran, l'étranger et le natal, mais, et dès le nom de l'auteur, inventé, composé par lui comme celui d'un personnage, dès son prénom, hispanique, ibérique, bruxellois, – d'unir et de transcender la langue française et l'imaginaire flamand, la patrie du regard et la patrie de la parole ? mais une parole habitée, hantée, taradée, par la présence et le voisinage de l'autre langue, le flamand, la présence intime de l'altérité : de même, Brel... En somme, pour l'écrivain, pour Ghelderode ou Maeterlinck, il s'agit de faire de son œuvre, nourrie de patries réelles ou imaginaires, une patrie singulière, une patrie onirique, spirituelle (d'où chez Michaux ces langues imaginaires exotiques, barbares, rurales, ces patois de nulle part, et cette émigration et cette immersion dans le rêve, la grande Onirie, patrie minière, souterraine province, grands fonds de l'inconscient, abîmes et gouffres, exotisme intérieur, Chines et Thibets de nos sommeils, écritures d'un continent étranger à nos atlas et nos histoires... Et ces deux pôles, chez les écrivains belges de langue française, parfois chez le même auteur : le goût de l'extravagance verbale, de l'excès, de la grimace, du carnaval, de la pléthore, d'un parler d'invention, dévergondé, dégondé, potache, baroque, dada, et le goût d'un français très pur, classique, limpide ; je dirais : un français de Touraine, un français de Loire, si Rabelais n'était tourangeau, et la Loire tourangelle. La

relation singulière des poètes belges de langue française à leur langue, de même que celle des peintres belges à l'image, au rêve, à l'étrange, ce que faute de mieux on nomme leur surréalisme, ne doit-elle rien à la querelle des langues en Belgique, à la situation d'exil intérieur et réciproque au sein d'une même terre, à ce clivage d'un lieu où la terre natale et la langue maternelle se confondent rarement ?) Les patries sont des œuvres comme les œuvres sont des patries. Elles sont la patrie d'un homme et de l'humanité.

Les patries sont des vases communicants. Leurs frontières sont poreuses. Les terres et les langues, les patois, les idiomes, les dialectes, les accents, s'y côtoient et s'y entremêlent, ils confluent. Mais, en chacun de nous, cette confluence, cet entrelacs de frontières, cette porosité, ces horizons de racines, le jeu des alliances, fussent-elles parfois seulement rêvées. Chacun est plusieurs. Et ce ne sont pas seulement les aires qui s'enchevêtrent et s'entretissent, mais les siècles, les âges, les ères. Le temps et l'espace, le réel et l'imaginaire forment un seul tissu, et ce tissu, pourtant collectif, est singulier en chaque âme, en chaque esprit. Français, parce que de naissance et de langue française, on se reconnaît flamand, et cette filiation, ce fil, comme souterrainement, rêveusement, vous conduit en Espagne – il m'a conduit à écrire *Goya*. La patrie n'est pas une île mais un archipel. La patrie est une constellation.

J'évoque ici la Flandre, la Flandre frontalière ; mais « mon » Nord n'est pas seulement la Flandre maritime, la Flandre belge : par mon grand-père paternel, ma famille, paysanne, est d'une autre région, d'un autre parler ; celui qu'on parle à Wallery, à Valenciennes, et que j'ai entendu dans mon enfance, chez mes cousins. Plus tard, j'ai su que ce parler pouvait s'identifier au picard, et que c'était le

parler ancien de la France du Nord, la langue d'oïl, la langue du *Roman de Renart* et d'Adam de la halle. À m'en tenir à ma « petite patrie » familiale, j'ai donc été nourri de flamand et de français ancien.

J'ai connu le sable et la mer, les dunes, les oyats, le vent très fort, les peupliers penchés, le canal, les champs de betteraves, les larges fossés le long des routes et à travers champs, les halles, la plage, les quais, la digue, les bateaux sur le port et vers l'horizon, la lumière du phare et son manège, ses éclipses, dans la chambre où je dors. Et j'ai connu à Wallers les champs de blé, les moissons, les étés, le chien de chasse et les fusils de chasse, la cabane pour l'affût à la lisière du blé moissonné, avec mon cousin Paul, les charrettes et les carrioles, les tartes au sucre et aux pommes de ma tante Sophie. Ce pays, cette famille paysanne, je les avais à l'esprit quand j'écrivais un livre sur Élie et que j'imaginai Élisée quittant soudain sa charrue et sa ferme, pour suivre le prophète au visage de feu.

Wallers. La ferme. Les pâtures. La route pavée vers Valenciennes où mon cousin Jean, fils de Paul, et dont le frère s'appelle Élie, m'emmène à moto, et nous roulons très vite. Mais, à l'horizon de pâtures, les terrils. Et une partie de ma famille a travaillé dans les mines. Cette patrie paysanne, villageoise, rurale, champêtre, a pour jumelle, profonde, nocturne, noire, la patrie du charbon, des mineurs, la mine, le charbonnage. L'une au-dessus de l'autre comme la journée sur la nuit, le rêve, le songe (mais quel rêve dur, terrible, que ce travail dans les ténèbres !) L'une et l'autre comme la maison et la cave. L'enfant que j'étais y pensait à peine, à cette double vie, à la vie nocturne d'en dessous, à ceux qui travaillent dans la nuit tandis que nous vivons au soleil, dans la lumière ; n'y pensait pas. Plus tard, j'ai compris, ou imaginé, la vraie raison de ces fanfares, de ces cliques, de ces orphéons, au pays minier : façon, avec les ducasses, de résister à cette vie de galérien dans les galeries

et leurs labyrinthes qui vous font la «gueule noire » ; j'ai compris l'amour du petit jardin, du potager, à l'arrière des corons. Et quand j'ai écrit un livre sur Van Gogh, c'est aux mineurs de ma famille, de mon pays, que je pensais quand je l'imaginais en Belgique, pasteur et déjà peintre, le Borinage étant de même nature que les mines du nord de la France... Wallers où mon grand-père paternel est enterré. Henri Rocquet, ancien directeur d'école, et militant socialiste, peut-être communiste, trotskyste dans sa jeunesse. Homme plein de bonté, veuf, très jeune, d'une femme, disait-on, qui était d'une grande beauté ; étrangère au village.

Et sur l'un et l'autre côté du pays, la lumière du Nord, qui n'est pas la même sur l'Artois et la Hollande, ce ciel, ces ciels ; la plaine terrestre et la plaine marine laissant au ciel, au vent, aux nuages, le plus vaste champ de soleil, de nacre et d'irisation, de voile. Ce ciel qui règne sur le très terrien Permeke, chez Ruysdael et chez Rembrandt, et devient perle chez Vermeer. Ce ciel qui change les cuisines et les carrelages, l'eau des seaux et des baquets, des ruisseaux, en fête silencieuse, en miroir.

« Enfant, certains ciels ont affiné mon optique. »

Je regrette que la Belgique n'ait pas surmonté la différence et la division de ses langues pour engendrer une culture qui les unît. Mais existe-t-il quelque part dans le monde un pays bilingue, ou polyglotte, et paisible, fraternel, sauf s'il se cloisonne et se fédère en cantons ? Et les arrogances anciennes, les mépris, les rancunes, les ressentiments, perpétués par la différence et l'opposition des langues, passent les générations. Les plaies perdurent dans la mémoire. Un même pays, une même terre, une même nation, ne fait pas toujours de plusieurs peuples un seul. Il semble parfois que l'unité de la Belgique touche à

son terme. Je ne vois guère la Flandre belge se relier ou se rattacher aux Pays-Bas néerlandais, malgré la proximité des langues ou leur identité. La séparation est trop ancienne. Si la Flandre choisit d'être elle-même, de ne plus être belge, si elle fait sécession, que fera, d'elle-même, la Wallonie ? Que prévoir, quel mouvement de l'histoire, quelle forme nouvelle d'existence, pour elle, dans cette « Europe » incertaine, indéfinie, vassale et dominatrice, tracassière, inerte face aux tueries, imprévisible elle-même, peut-être bientôt disloquée, vieillie, utopie désuète, sombrant avec sa monnaie, cette fiction, et, plus que jamais, « petit cap » d'un continent où la Chine est déjà l'Amérique de naguère ? Quelque chose se dessinera peut-être qui donnera corps à ce pays, à ce Nord, que les frontières nationales n'ont jamais défini. À ce pays dont les Ardennes sont l'une des provinces, Ardennes françaises, Ardennes belges, où vont et viennent, vagabonds, Verlaine et Rimbaud.

Je ne suis pas hanté par mon pays natal. Chacun sait que pour un écrivain, un poète, la patrie essentielle est la langue qu'il parle, qu'il écrit. Je suis attaché aux paysages et aux couleurs du pays de mon enfance, de ma jeunesse ; à ces ciels, à sa terre, maritime ; à ses coutumes. Mais je n'ai pas choisi ou je n'ai pas été en mesure d'en être le peintre, le romancier, l'historien. Me retourner vers le Nord, y retourner en esprit ou en réalité, fut un moment de ma vie. Il s'est agi d'un « retour » comme de quelques autres, dans le même temps. Ulysse ne finit pas ses jours à Ithaque. Il s'en va. Il disparaît. Ma patrie, je sais qu'elle est ici, qu'elle est la table où je travaille, où j'écris : et que toute page est une aventure, une espèce de voyage, une terre inconnue. Mon pays, ce sont mes livres. C'est un pays dans lequel il ne m'est pas permis de revenir. Il nous est interdit de lire ce que nous avons écrit. Le lecteur, s'il arrive qu'il nous parle d'un de nos livres, c'est comme s'il nous donnait des

nouvelles d'un pays lointain. Quand nous aurons passé la frontière de la mort, quel sera notre regard, si nous voyons, si nous sommes encore, quel sera notre regard sur ce que nous appelons notre vie, notre existence, – notre *pays natal* ?